

ESPAGNE RÉPUBLICAINE



N° 41 Samedi 6 Avril 1946 — HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE — 10, rue du Languedoc, Toulouse — Prix : 5 francs

ABONNEMENTS : 3 mois, 60 fr. ; 6 mois, 115 fr. ; un an, 220 fr. — Compte chèques postaux : 1100-58

EDITORIAL PENSONS QUE L'ESPAGNE NOUS ECOUTE

Nous sommes en mesure d'affirmer l'immense satisfaction que sa visite à Toulouse a produite au chef du gouvernement de la République espagnole. Pour aussi grand qu'il ait pu être le calcul, les possibilités de succès, la réalité a dépassé toute prévision et par conséquent le résultat attendu.

Une énorme foule d'Espagnols, réunie sur la magnifique place du Capitole (capable de contenir 40.000 personnes) accueillit le président Giral par une ovation formidable, cependant que de hautes personnalités françaises, des commissions des partis et des organisations républicaines espagnoles se groupaient autour du président du conseil des ministres.

En face de cette perspective splendide, le représentant de notre légalité constitutionnelle se sentit contraint de dominer, plutôt que de raisonner, par une ovation formidable, cependant que de hautes personnalités françaises, des commissions des partis et des organisations républicaines espagnoles se groupaient autour du président du conseil des ministres.

La personnalité de M. Giral, qu'on se place sur le terrain politique ou scientifique, est faite de tant de qualités, qu'il est parfaitement juste que des attentions particulières lui aient été réservées. En tant que symbole vivant de l'Espagne, de la liberté progressive et pacifique, il fut l'objet d'un hommage indéfinissable.

Nous sommes persuadés que parmi les profondes impressions recueillies par le chef du gouvernement au cours de son séjour à Toulouse, celle qui l'aura le plus touché sera sans doute celle de constater le résultat de l'œuvre anonyme de milliers et de milliers de compatriotes pour qui le devoir de l'exil a été fait de toute sorte de sacrifices et de privations, pour les espérances et les promesses soient accompagnées de faits, pour les espérances et les promesses soient accompagnées de faits, pour les espérances et les promesses soient accompagnées de faits.

Quoique la France, pour bien des raisons, se distingue parmi les puissances qui soutiennent la justice de notre cause, l'exemple qu'elle a donné doit servir de nord et affirmer notre confiance dans la tâche de notre gouvernement auprès des autres Etats. Notre raison en effet est invariable à travers les latitudes et l'esprit de la démocratie débordante les rivages de la vie officielle des nations.

Le manque de juridiction territoriale, tout en excusant l'action du gouvernement dans les problèmes internes, donne une marge de temps et d'attention très suffisante pour mener à bonne fin, sans omissions, ni improvisations, l'œuvre que les circonstances nous imposent. Voici le sentiment des masses qui ont animé les jours pendant lesquels M. Giral a été l'hôte de Toulouse. Il est encore plus poignant si on répond à un plus ardent désir pour les républicains qui sont en Espagne, pour lesquels il faut que les promesses soient accompagnées de faits, pour les espérances et les promesses soient accompagnées de faits.

Tout cela dit, nous n'ajoutons rien de plus à notre propos encore une fois exprimé, de conclure la fidélité au gouvernement avec le désir de rester attentifs à la réalité et de la refléter de façon objective que nos lecteurs demandent.

LA VIE ÉCONOMIQUE LES INTERETS ESPAGNOLS A L'ETRANGER

IV
Enseignements à tirer de l'émigration

L'émigration volontaire et individuelle comporte évidemment quelques sacrifices dont le premier est l'éloignement du pays natal, dont l'amour est si profondément ancré dans le cœur de tous, pour aussi émancipé qu'on se proclame. Mais elle laisse, par conséquent, espérer, c'est à dire à prospecter, des possibilités de succès, de progrès, de bien-être, qui ne sont pas négligeables.

Il est loin d'en être de même pour une émigration massive et forcée, comme celle qui eut lieu en 1939, lorsque la rébellion de Franco eut pris le dessus grâce à l'appui décisif donné par les puissances de l'axe.

Si les événements poussèrent les Espagnols à fuir leur pays en hâte, abandonnant dans la plupart des cas, familles et ressources, le premier grand problème qui se posa à eux de la façon la plus impérieuse, fut le problème matériel de la vie quotidienne. Il ne dépendait pas toujours d'eux de le résoudre, puisqu'ils tombaient, en masse et à la fois, dans un pays dont la production était organisée et pour laquelle ils étaient en surmarché.

Il devenait cependant s'intégrer quelque chose dans le circuit et travailler pour vivre.

On ne dira jamais assez le courage dont ont fait preuve les exilés espagnols pour gagner honorablement leur vie dans des professions souvent bien éloignées des leurs ou pour lesquelles ils n'étaient pas préparés. Ils surent dignement et sans se croire déshonorés, mettre en application le célèbre et sage principe qu'il n'y a pas de sot métier, mais qu'il y a de sottes gens.

C'est ainsi par exemple qu'on vit des députés devenir laborieux, des militaires aviateurs ou marchands d'opéra, des avocats marchands de légumes, des médecins hommes de peine dans des poudreries, des chimistes, des professeurs relieurs, des dentistes, des danseurs, des commerçants virtuoses de la guitare, etc., etc.

Quant aux femmes, dont la volonté de travail était égale à celle des hommes, elles surent faire apprécier leur maîtrise dans la couture et les travaux similaires, et se confirent de remarquables femmes d'intérieur et mères de famille.

Bien entendu, nous n'avons parlé dans cette étude trop brève, qui n'a pu aborder tous aspects du problème, que de l'immigration des Espagnols en France, et nous avons passé sous silence les immigrations en Algérie, en Tunisie et au Maroc français.

Nous ne voulons aussi que signaler pour mémoire les beaux exemples d'adaptation que les Basques ont donné au Venezuela ainsi que les autres Espagnols au Mexique ou dans la République hispano-américaine.

Nous arrivons à la fin de ces modestes notes, écrites pour ainsi dire à bâtons rompus en raison du manque de documents. De plus, les lois qui régissent la Population, comportent une longue évolution et les données qui en découlent bien des fois ne sont même pas établies en Espagne.

Mais il n'en reste pas moins vrai que l'émigration espagnole, qui affecte un peuple jeune quoique ayant une vieille histoire, un peuple plein d'endurance et de ressources vitales, un peuple qui, d'après la juste remarque d'Alfred Sauvy, a pour le même nombre de jeunes trois fois moins de vieillards que la France, il n'en reste pas moins vrai, dis-je, que l'émigration espagnole est un fait historique dans le phénomène des mouvements de population de la péninsule.

La République espagnole va se trouver en face d'un problème qui, par son envergure, la forcera à abandonner l'inaction qui était, semble-t-il, de règle jusqu'à présent dans la matière.

Il faudra bien que le gouvernement fasse enfin le recensement complet de tous les Espagnols avec tous les détails qui pourront être utiles et même nécessaires, ces détails, nous en convenons, sont nombreux. Ils n'en sont pas moins indispensables pour connaître à fond la population.

Il faudra aussi que le gouvernement ait une politique efficace en ce qui concerne les émigrés et qu'il la suive. Elle devra, cette politique, s'intéresser particulièrement à la défense des intérêts légitimes des travailleurs espagnols qu'ils se trouvent. Elle devra pour cela des travailleurs espagnols qu'ils se trouvent.

LE VOYAGE DE M. GIRAL

Le peuple espagnol exilé à Toulouse, fait un chaleureux accueil au Gouvernement de la République dans la personne de son Président.

Le Dr José Giral, président du gouvernement légal de la République espagnole, a tenu à réserver sa première visite à la ville de Toulouse, capitale du midi de la France, où, comme instinctivement, se sont réunis un grand nombre d'Espagnols dans leur cruel exode.

Il est tout naturel que le chef du gouvernement ait retardé de quelques heures son arrivée à Toulouse et ait eu devoir s'arrêter à son passage à Montauban, pour aller saluer la dépouille mortelle du président Azana, qui repose dans le cimetière de cette ville, avant d'être transporté dans sa terre natale lorsqu'elle sera déterrée de l'oppression franquiste.

Les personnalités françaises et espagnoles ont remarqué en plus de celles déjà citées : MM. Pierre Degon, directeur de « La République », Warmer, directeur du « Patriote » et Mme Paul Desours, directeur de « Liberté Soir » ; Roger Maris, rédacteur en chef de l'« Espoir » ; Georges Fournier, directeur de « La Voix du Midi » ; Louis Vauthier, directeur du « Cri Pur » ; et président du Syndicat régional de la presse périodique, notre rédacteur en chef français François Donnez, et de nombreux journalistes représentant la presse parisienne, ainsi que des envoyés des agences d'information, parmi lesquels M. Moret, de l'I. D. E. R. Press.

Nous citerons quelques représentants des partis politiques : MM. Joaquin Lacasta, député ; Marti Ferré, président de la Croix-Rouge espagnole en France ; le professeur Bellido, Gazo, Alvarez de Lara, Muiño, Paulino Gomez Bertran, Carreras, Ayensa, Rebollo, Mouton, de Falco, Lamare, Mateo, Bordenave, Andreu, Gallego, Soler, Menor, le général Gamir, l'amiral Fuentes, le colonel Domingo, et le lieutenant colonel Hernandez del Castillo.

De nombreux membres du Comité France-Espagne, parmi lesquels MM. Cariven et Babels.

Enfin, des représentants de la presse espagnole : MM. Bellmont, directeur de « Poo Nou » ; Grégori, directeur de « El Socialista » ; docteur Boya ; le directeur et le rédacteur en chef de notre journal, MM. Gasset et Fernandez Escobedo.



Le président GIRAL dépose une gerbe de fleurs sur la tombe de l'ancien président de la République espagnole, Manuel AZANA.

Un message

De Montauban, le président Giral avait adressé aux Espagnols de la région de Toulouse, le message suivant :

« Au moment de mettre le pied sur ce sol accueillant de Toulouse, où tant d'Espagnols ont trouvé un asile dans leur exil infortuné, ce sol, symbole et âme de la fraternité franco-espagnole, je tiens à saluer affectueusement tous mes compatriotes et leurs amis français qui les ont traités comme des frères. »

« Je viens de m'incliner sur la tombe du président Azana. Je viens d'y déposer, en une muette promesse, la volonté du peuple espagnol de poursuivre notre lutte pour rétablir les institutions que l'intervention étrangère a abattues en Espagne. »

« Je tiens à rappeler que la République est liberté et tolérance, qu'elle n'est pas vengeance aveugle, qu'elle n'est pas la guerre mais la paix, et que nous ne sommes pas duvrit de nouvelles blessures dans le corps meurtri de l'Espagne, mais penser celles dont il souffre. »

« Je suis sûr que dans notre tâche, nous pourrions compter sur l'aide de tous les Espagnols émigrés et de tous ceux qui, là-bas, à l'intérieur, sont restés fidèles, avec un héroïsme sans égal à l'idéal républicain, seul capable de sauver notre pays. »

« Par la voie du journal « La République du Sud-Ouest », je salue ce peuple de Toulouse dans lequel s'unissent aujourd'hui deux sangs et deux langues dans un même souffle de liberté. »

A Toulouse

À 18 h. 30, après avoir été acclamé par une foule qui remplissait la place du Capitole, le président Giral a été reçu par le maire de Toulouse, M. Pierre Dumas, député de la Haute-Garonne, M. Montel, président de la commission départementale, et M. Achille Auban, conseiller général.

Après avoir gravi le grand escalier, au bas duquel se trouve le buste du grand tribun Jaurès, le président Giral a été reçu par M. Domergue, premier adjoint, et le conseil municipal en entier. M. Raymond Badiou, maire, retenu à Paris au congrès socialiste extrême, s'était fait excuser de ne pouvoir recevoir lui-même celui qui représente la République espagnole. On comprendra les regrets du maire de Toulouse quand on saura qu'il y a quelques mois il avait refusé de recevoir le consul franquiste auquel il écrivait :

« Je refuse de vous recevoir comme représentant de l'Espagne. Je ne recevrai officiellement en ma qualité de maire, que le consul qui bientôt pourra représenter dignement le gouvernement de la République espagnole. »

Les présentations terminées, le président Giral fut invité à signer le Livre d'or de la ville, à la suite de la signature du général de Gaulle. Ce livre renferme d'ailleurs la signature d'un de ses compatriotes pour lesquels Toulouse avait une affection toute particulière, le colonel Macia.

Salle des Illustres

Un grand nombre de personnalités espagnoles et Françaises ont été présentes.

Le président Giral a été reçu par le maire de Toulouse, M. Pierre Dumas, député de la Haute-Garonne, M. Montel, président de la commission départementale, et M. Achille Auban, conseiller général.

Après avoir gravi le grand escalier, au bas duquel se trouve le buste du grand tribun Jaurès, le président Giral a été reçu par M. Domergue, premier adjoint, et le conseil municipal en entier. M. Raymond Badiou, maire, retenu à Paris au congrès socialiste extrême, s'était fait excuser de ne pouvoir recevoir lui-même celui qui représente la République espagnole. On comprendra les regrets du maire de Toulouse quand on saura qu'il y a quelques mois il avait refusé de recevoir le consul franquiste auquel il écrivait :

« Je refuse de vous recevoir comme représentant de l'Espagne. Je ne recevrai officiellement en ma qualité de maire, que le consul qui bientôt pourra représenter dignement le gouvernement de la République espagnole. »

Les présentations terminées, le président Giral fut invité à signer le Livre d'or de la ville, à la suite de la signature du général de Gaulle. Ce livre renferme d'ailleurs la signature d'un de ses compatriotes pour lesquels Toulouse avait une affection toute particulière, le colonel Macia.

Salle des Illustres

Un grand nombre de personnalités espagnoles et Françaises ont été présentes.

Le président Giral a été reçu par le maire de Toulouse, M. Pierre Dumas, député de la Haute-Garonne, M. Montel, président de la commission départementale, et M. Achille Auban, conseiller général.

Après avoir gravi le grand escalier, au bas duquel se trouve le buste du grand tribun Jaurès, le président Giral a été reçu par M. Domergue, premier adjoint, et le conseil municipal en entier. M. Raymond Badiou, maire, retenu à Paris au congrès socialiste extrême, s'était fait excuser de ne pouvoir recevoir lui-même celui qui représente la République espagnole. On comprendra les regrets du maire de Toulouse quand on saura qu'il y a quelques mois il avait refusé de recevoir le consul franquiste auquel il écrivait :

« Je refuse de vous recevoir comme représentant de l'Espagne. Je ne recevrai officiellement en ma qualité de maire, que le consul qui bientôt pourra représenter dignement le gouvernement de la République espagnole. »

Les présentations terminées, le président Giral fut invité à signer le Livre d'or de la ville, à la suite de la signature du général de Gaulle. Ce livre renferme d'ailleurs la signature d'un de ses compatriotes pour lesquels Toulouse avait une affection toute particulière, le colonel Macia.

Salle des Illustres

Un grand nombre de personnalités espagnoles et Françaises ont été présentes.

Le président Giral a été reçu par le maire de Toulouse, M. Pierre Dumas, député de la Haute-Garonne, M. Montel, président de la commission départementale, et M. Achille Auban, conseiller général.

Après avoir gravi le grand escalier, au bas duquel se trouve le buste du grand tribun Jaurès, le président Giral a été reçu par M. Domergue, premier adjoint, et le conseil municipal en entier. M. Raymond Badiou, maire, retenu à Paris au congrès socialiste extrême, s'était fait excuser de ne pouvoir recevoir lui-même celui qui représente la République espagnole. On comprendra les regrets du maire de Toulouse quand on saura qu'il y a quelques mois il avait refusé de recevoir le consul franquiste auquel il écrivait :

« Je refuse de vous recevoir comme représentant de l'Espagne. Je ne recevrai officiellement en ma qualité de maire, que le consul qui bientôt pourra représenter dignement le gouvernement de la République espagnole. »

BULLETIN INTERNATIONAL

PROBLEMES ESSENTIELS

Le monde attend la réponse de l'Iran et de l'U. R. S. S. à la demande d'explication du Conseil de sécurité. On a l'impression, pendant ce temps, que les délégués réunis à Hunter College ne savent comment occuper leurs loisirs. Et pourtant les occasions ne leur manquent pas de faire un travail utile ! Ne parlons pas de l'urgence qu'il y aurait à faire enfin disparaître Franco. L'idée fait son chemin dans les chancelleries anglo-saxonnes. Une très haute personnalité nous en assurait tout récemment, Anglais et Américains ont le crâne dur et souffrent de préjugés tenaces. Mais avec de la patience on finira bien par les amener à la raison ou, tout au moins, à la compréhension de leurs véritables intérêts.

Toutefois, il est un autre problème sur lequel les uns, les autres semblent avoir pris une position définitive : je veux parler du problème allemand. Et pourtant, celui-ci est capital pour l'avenir du monde. Retenons pas de faire un travail utile ! Ne parlons pas de l'urgence qu'il y aurait à faire enfin disparaître Franco. L'idée fait son chemin dans les chancelleries anglo-saxonnes. Une très haute personnalité nous en assurait tout récemment, Anglais et Américains ont le crâne dur et souffrent de préjugés tenaces. Mais avec de la patience on finira bien par les amener à la raison ou, tout au moins, à la compréhension de leurs véritables intérêts.

Pourtant, la découverte toute récente du complot des Hitlerjugend « devrait les délayer », il est à craindre qu'après, l'alerte tout relative dans un calme plat. Les délibérations de la commission berlinoise de répartition du charbon ne laissent pas, à ce sujet, d'être inquiétantes.

Il faut le reconnaître, l'Allemagne, qu'il ait été nazi ou non, même admirablement son jeu. Il excelle à appuyer ses vaines revendications, à retourner dans un calme plat. Les délibérations de la commission berlinoise de répartition du charbon ne laissent pas, à ce sujet, d'être inquiétantes.

Et d'abord, il s'agit de nier ses responsabilités. Quand il a mal agi, c'est pour obéir uniquement à des ordres supérieurs. L'idée ne lui est jamais venue de critiquer ces ordres. Or descendrait-on si l'on se permettait de conserver un jugement autonome ? Et c'est pourquoi il a le sentiment qu'il a été trahi. Chacun ayant exécuté ponctuellement les prescriptions des chefs, la défaite ne peut logiquement s'expliquer que par la défection volontaire de quelques troupes. Ces troupes sont déshonorées à jamais, sans doute, mais la masse, elle, mérite le respect, parce qu'elle a toujours rempli son devoir.

De là à réclamer une récompense, il n'y a qu'un pas. Michel Couvreux, ex-vice-ministre, a eu l'air de dire, quand on parle de la punir. Il ne se sent pas du tout solidaire des crimes commis par ses compatriotes. Qui plus est, il les nie. Et comme il a gardé l'orgueil d'avoir résisté pendant quatre ans à la plus forte coalition que le monde ait jamais vue, le voilà qui exige l'aide de ce monde qu'il a plongé dans le chaos.

Abandonné — et pour cause — par ses maîtres d'autrefois, il reporte ses espérances sur ses maîtres actuels. Il ne fait que changer de propriétaire.

Ajoutez à cela qu'il se fait du vil militaire, apostrophé par excellence, une idée si haute qu'il lui refuse toute responsabilité dans ses maux. Et les militaires, avec la plus parfaite sincérité, se considèrent eux aussi comme irresponsables. Ils n'ont fait qu'appliquer les lois de la guerre telles que les Alliés eux-mêmes les appliquaient. Ils se placent dans une attitude de victimes. « Quelle différence y a-t-il, a osé demander un des accusés du procès de Nuremberg, entre deux torpillages effectués, l'un par un sous-marin allemand, l'autre par un sous-marin anglais ? Il s'agissait dans les deux cas d'envoyer par le fond un navire ennemi. »

« L'Allemagne tient d'autant plus à cette assimilation que l'armée, le sait bien, est la seule institution qui a fait la pérennité de l'Allemagne. Son corps ne saurait concevoir un Etat qui ne posséderait pas cette élite d'hommes, aussi indispensable à son maintien que l'est pour un corps humain le squelette intérieur. »

Autre trait dangereux de l'âme allemande : cette incapacité d'agir qui frappe l'individu dès qu'il est livré à lui-même. Du moment que, lorsqu'il est seul, il se sent envahi par la vague à l'âme, qu'il ne sait que faire de ses dix doigts, à moins d'avoir reçu d'un supérieur une tâche précise, il tend à considérer cet état d'incertitude comme sa véritable nature. Et il retrouverait aisément son innocence première si les méchants ne s'imposaient pas à lui du dehors. Que les occupants quittent le pays et l'Allemagne retrouvera sa simplicité de cœur. Au fond, ce sont toujours les autres qui sont coupables. Sur le même plan moral que les autres ont oublié de frapper. Les nazis sont toujours en place. Et le goût de la conspiration se réveille sur cette terre classique de la Sainte-Vehme, les Alliés occidentaux ont été tout étonnés, de ces derniers jours, de se trouver devant l'organisation redoutable mise sur pied par des gens qui, certainement, leur faisaient bon visage.

On pourrait en dire long sur la psychologie, qui défie l'analyse, devant des âmes qui fuient et se débattent ? Le Russe n'y est allé par quatre chemins. Il a frappé dur ; à l'occupé de comprendre, l'Anglais a voulu faire comprendre. Et la France, elle, a voulu faire comprendre. Et la France, elle, a voulu faire comprendre. Et la France, elle, a voulu faire comprendre.

C'est sur cette place qu'il y a quelques mois nous fêtions la libération de la France ; c'est ici que, par anticipation, nous fêtions aujourd'hui la libération de l'Espagne, de notre Espagne. »

Souhaits de bienvenue du Comité France-Espagne

M. Pierre Dumas, député, sur le balcon central du Capitole, d'où on domine la foule massée sur la place et vitte d'entendre le président Giral, prendra à son tour la parole en sa qualité de vice-président du Comité France-Espagne.

« C'est sur cette place qu'il y a quelques mois nous fêtions la libération de la France ; c'est ici que, par anticipation, nous fêtions aujourd'hui la libération de l'Espagne, de notre Espagne. »

(Lire la suite en deuxième page)

LES INTERETS ESPAGNOLS A L'ETRANGER

(Suite)

commencer par briser les vieilles habitudes prises par les ministères des affaires étrangères et imposer à ses conseils certains changements dans leur façon de servir, pour guider et pour comprendre leurs concitoyens et non, comme il arrive trop souvent, pour les méconnaître et parfois les vexer.

La République ne répondrait pas au grand et juste espoir que l'importante masse des émigrés met en elle, si elle ne parvenait pas à donner aux organismes consulaires un esprit tout à fait nouveau, qui est indispensable pour que soit réellement efficace la politique ayant trait aux émigrés, elle-même indispensable.

On pourrait en dire long sur la politique relative aux émigrés suivie par Franco et ses représentants. Serano Suner et Lequerica.

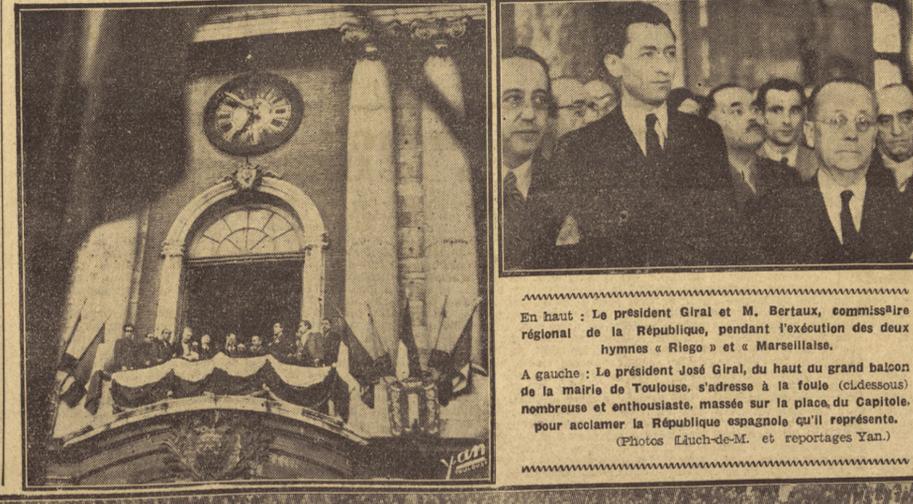
Deux moyens de consulter son peuple s'offrent à lui. De plusieurs façons, plus ou moins adroites, il élève la première qui consisterait à faire des élections honnêtes et régulières. Il n'en veut pas. Ce refus disons-le en passant, à lui seul dénote sa faiblesse.

Il lui reste le second : laisser complètement libre la frontière pyrénéenne. Il n'y consentira jamais, car il sait que par là aurait lieu un démantèlement d'un million de ses compatriotes, à moins qu'avant d'ouvrir les portes il ait fait de sa patrie un « Etat prison ».

Quoi qu'il en soit, il est réconfortant, pour le peuple Espagnol, de voir que ses émigrés, vraiment dignes de ce nom, qu'on a voulu lier moment et un peu partout, ont su par leurs efforts au travail leur honnêteté, leurs qualités, reconquérir l'estime de tous les peuples et aussi leur respect.

Les émigrés — et c'est là une constatation qui ennoblit encore davantage leurs souffrances et leurs sacrifices — ont été dans le monde les meilleurs ambassadeurs de l'Espagne.

J. de P. CAPEDEVILA



En haut : Le président Giral et M. Bertaux, commissaire régional de la République, pendant l'exécution des deux hymnes « Riego » et « Marseillais ».

A gauche : Le président José Giral, du haut du grand balcon de la mairie de Toulouse, s'adresse à la foule (ci-dessous) nombreuse et enthousiaste, massée sur la place du Capitole, pour acclamer la République espagnole qu'il représente.

(Photos Luch-de-M. et reportages Yan.)



UNION GENERAL DE TRABAJADORES SAJUDA - GOBIERNO REPUBLICANO

